***Lettre aux Amis***

**Paola Casagrande, 10 mai 2020**

11 mai 2020. La date *fixée* voudrait agir comme un compte à rebours, un « count-down » qui ouvre un événement. Rien n’est moins certain tant la menace d’un retour en arrière a déjà été brandie. Le 11 mai sera-t-il la borne d’ une énième péripétie dans ce qu’il faut bien finir par nommer « Comédie politique ». On *joue* à faire de la politique quand on l’a abandonnée depuis bien longtemps.

En tant que citoyenne de ce Monde presque à l’arrêt (nous voici tous frères confinés par un coup de baguette magique - enfin presque, il ne faut pas exagérer-), j’observe la superbe des chefs qui proclament en substance : « C’est pas nous, c’est la covid-19 ! ». On nous prend pour des imbéciles.

 Ainsi parle Frédéric Lordon (philosophe-économiste) le 28 avril 2020 dans un bel article du Monde diplomatiqueintitulé *Quatre hypothèses sur la* *situation économique* : « On dira cependant que cette fois-ci « c’est différent » : c’est-pas-les-marchés — c’est un virus. Donc un « choc exogène » — les impondérables du dehors de l’économie sinon parfaitement autorégulée, la faute à pas de chance en quelque sorte. Évidemment le virus est rien moins qu’exogène — si c’est par des médiations allongées, il est le produit de la dévastation environnementale capitaliste, et a par ailleurs trouvé ses parfaites voies de propagation dans les circulations frénétiques de la mondialisation ».

« La politique procède par identification, elle manipule des signifiants maîtres, elle cherche par là à capturer le sujet » (J.A.Miller). Il fallait bien « capturer » les sujets pour qu’ils acceptent cette évolution du monde avec son lot de saccages. Mais il serait trop simple d’en faire des « innocents » (Lire et relire Freud : *Malaise dans la civilisation* et *Pourquoi la guerre ?).*

Trop loin, on serait allé trop loin. On sort de l’identification hypnotique et le spectacle du désastre apparaît. On aperçoit les coulisses et les ficelles. Rien de tel qu’un bon symptôme, qui fait bien mal, pour qu’un pan du voile se soulève et que tombent les masques. Que la parole se libère.

Les petits généraux au service des « Marchés », sans état d’âme, ont joué à « déréguler » (comme on dit) avec les conséquences que vous connaissez. Défaut d’anticipation ? Pouvoir aux mains de canailles ? Talents manipulatoires ? Vous me direz qu’il faut un peu tout ça pour entrer dans la carrière politique. On me fait remarquer qu’il y a encore des « honnêtes hommes » qui tirent les ficelles du castelet. Que j’exagère un peu. Non, je n’exagère pas.

La « tragédie » a commencé il y a huit semaines par une mise en confinement d’une grande partie du monde. Sans autre forme de procès. La peur de la mort annoncée nous a rendus « obéissants », nous n’avions pas d’autre choix puisque de protections, la sixième puissance mondiale n’avait pas, ou plus. Restait la « distanciation sociale ». Vous connaissez l’histoire. Passée cette première période de « sidération », nous étions relégués à prendre place dans le « chœur », sorte de dispositif que l’on appelle la « stase » dans la tragédie antique. La trame de l’histoire s’interrompt, il y a suspension de la narration. Le choeur chante, crie, pleure et balbutie. De loin en loin, quelques mauvais acteurs reprennent le fil de la narration, « communiquent » leur texte et quittent la scène pendant que le chœur demeure et chante, crie, applaudit à heure fixe et balbutie. Et le temps passe, ou ne passe pas. C’est selon.

A l’intérieur du chœur (« masse compacte et passive » (Agamben)) que sommes-nous devenus ? Dans nos vies rétrécies notre rapport au temps et à l’espace a changé. Résolument. Le confinement s’est donné en premier lieu comme un phénomène purement spatial. Notre espace vital s’est trouvé borné par des murs trop proches, notre résidence s’est métamorphosée en cage (ou refuge, c’est selon). Assignés à résidence, le rapport au temps s’est transformé : perte de notion du temps, monotonie des jours indistincts, temps arrêté catastrophique, temps perdu ou rentabilisé ou rattrapé. C’est selon. Paradoxalement le coronavirus nous a projetés dans la pensée d’un temps futur : de quoi demain sera-t-il fait ? On se prend à imaginer un autre monde. Personne ne nous interdit de l’imaginer.

Jamais comme dans cette mise entre parenthèse j’aurai autant entendu dans le discours des patients l’évocation du thème de l’espace/temps. Une patiente dépressive et suicidaire, engluée dans un présent insoutenable comme un puits sans fond d’où elle pensait ne pouvoir s’échapper que par sa propre mise à mort, revient à la vie et commence à envisager un futur : « Je me sens dans la vie pour la première fois », me dit-elle après deux semaines de confinement forcé. Elle commence à percevoir qu’elle a le choix quand le choix lui a été retiré. « Je vais pouvoir m’imaginer vivre, ne plus me sentir morte », me dit-elle. « Je tourne en rond comme dans une cage, mais finalement c’était comme ça avant, la cage, que je m’étais fabriquée moi-même. La cage c’était la culpabilité ».

Cet autre patient, habitant de ses obsessions dans leur temps arrêté prononce cette phrase : « Je remets du temps dans mon histoire ».

Je pourrais multiplier les exemples. Avez-vous remarqué comme moi que le sentiment de culpabilité a perdu de sa force pour certains patients ? Enfin quelque chose dont ils ne sont pas coupables ! Et ce relâchement surmoïque ouvre des perspectives. On se surprend à mettre de la profondeur dans le tableau. Dans l’avancée d’une cure le changement de perspective qu’opère l’analysant est crucial. On change de manège (ou de point de vue) et l’horizon s’élargit, une porte s’entrebâille, un futur se dessine. Cela évoque le passage de la peinture des « Primitifs » à celle des peintres de la « Renaissance ». Le début de la perspective. Et c’est fantastique. Un grand pas.

Vous me direz que la cure c’est cela, qu’il n’y a rien de nouveau sous le soleil. La sortie de la cage. Cependant il me semble que la situation d’enfermement a agi comme un accélérateur de particules produisant des agencements de signifiants nouveaux. Quant au dispositif contraint (paroles transmises par ondes), rien d’étonnant à ce qu’il opère. La voix humaine (que Lacan classa dans les objets « cause du désir ») est l’objet par excellence venu perpétuer le transfert. Mais pas seulement. Ce serait oublier la « représentation » que se font nos patients de notre corps dans l’espace habituel du cabinet (« Je vous vois ») et la projection tout autant illusoire de leur propre corps dans l’espace du cabinet (« Je me croyais sur le divan »). Parler, écouter, entendre, voir. Et l’espace de la cure redevient « commun ».

Au début de mon expérience de « cure au téléphone », je me suis juste tenue prête : «  On verra bien », me suis-je dit. Terme pas si impropre, on l’a dit, repris par les patients qui demandant un nouveau rendez-vous téléphonique disent parfois « On se revoit la semaine prochaine ».

« On verra bien », disais-je, avant l’expérience nouvelle pour moi. Je suis un peu comme ça dans ma vie de tous les jours, quand des obstacles se présentent. Je fais un pas après l’autre, sans anticipation. J’étais donc prête aux surprises de la cure ; et j’en vécus de « belles ».

Une petite fille de neuf ans me donne ses « trucs » pour s’évader de sa prison dorée. « Quand tu dessines un paysage, c’est comme si tu le voyais, l’habitais. […] Et lire, c’est super. Lire une aventure sans se déplacer. On se déplace dans le livre. C’est une seconde vie que tu es en train de vivre mais ce n’est pas toi qui choisis où tu vas ». Elle qui me vouvoie d’habitude change de registre pour me parler du voyage et de l’espace qui s’ouvre pour elle ; comme pour m’y emmener. Je me laisse conduire dans son voyage. Et c’est beau.

Mon amie et collègue Françoise David m’a fait remarquer que cette petite fille décrivait sans le savoir le processus analytique : on ne sait pas où l’on va. Magnifique.

Je ne sais pas comment mes petits patients phobiques vivront le retour à l’école. Deux d’entre eux m’ont affirmé qu’ils n’étaient pas prêts et qu’ « heureusement » leurs parents choisiraient de les *garder*. Dans cette période de non choix, reste-t-il un choix ?

Comme Bartleby, héros du roman de Herman Melville, ces enfants semblent me dire : « I would prefer not to ».